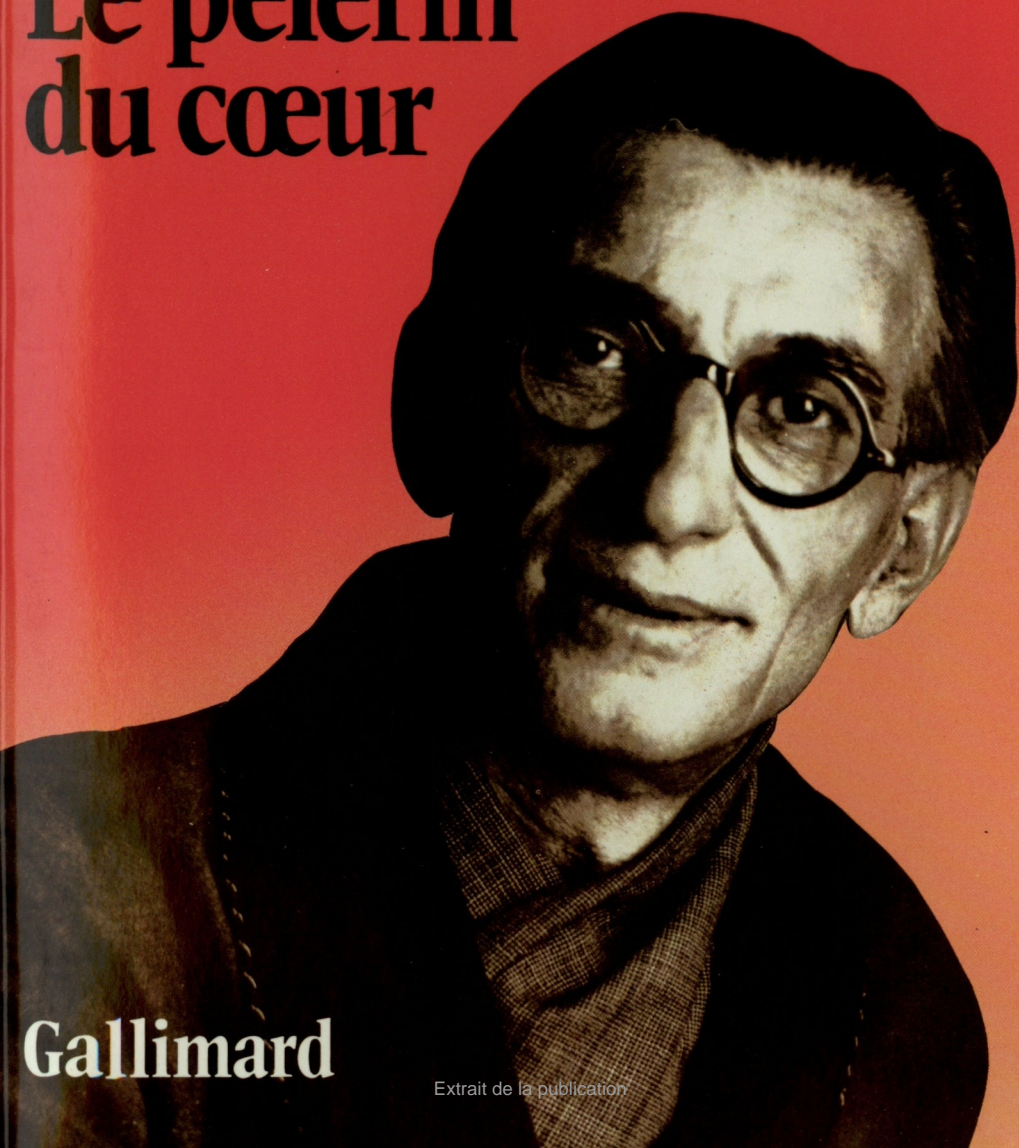


Panaït ISTRATI

Le pèlerin
du cœur



Gallimard

Extrait de la publication

PANAÏT ISTRATI

**Le pèlerin
du cœur**

nrf

GALLIMARD

AVANT-PROPOS

En l'honneur du centenaire de la naissance de Panaït Istrati (1884), nous présentons au lecteur ce volume de textes autobiographiques qui reconstituent sa vie de vagabond et d'écrivain. Ce sont des pages en grande partie inédites ou publiées dans la presse de l'époque, inconnues du lecteur d'aujourd'hui.

Panaït Istrati avait l'habitude de prendre son lecteur comme témoin de sa vie. Les pages autobiographiques sont nombreuses, dans les livres Mes départs et Le Pêcheur d'éponges, qui ont comme sous-titre « Pages autobiographiques », et dans la série finale de son œuvre (Vie d'Adrien Zograffi), qui est autobiographique à quatre-vingt-dix pour cent. « L'élément autobiographique, précise-t-il, c'est la vie vécue, connue par tous, donc impossible d'être contestée ni à l'auteur, ni à son héros Adrien Zograffi. »

Il y a également quelques autres pages autobiographiques qui évoquent certains tournants décisifs de sa vie. Ainsi, après la parution de Vers l'autre flamme (1929), il a écrit Confiance, qui est une verte réponse à toute tentative de falsifier son attitude, après son retour d'U.R.S.S. Refoulé d'Égypte en 1930, il a écrit la troublante confession Pour avoir aimé la terre, qui s'avère toujours d'actualité. Ces deux professions de foi concernant sa vie se trouvent incluses dans le quatrième volume de la réédition intégrale de son œuvre romanesque par les Éditions Gallimard.

Le volume Passé et avenir, son « début » dans la littérature roumaine, est aussi composé de pages autobiographiques. Dans le « mot » adressé au lecteur roumain, il invoquait comme argument que « la vie d'un artiste

sentimental » qui a vécu comme lui « est souvent aussi passionnante que son œuvre ; quelquefois, elle la dépasse en intérêt ».

Cette relation de dépendance de l'œuvre à la vie de l'auteur est, dans le cas de Panaït Istrati, une condition sine qua non. Il croyait aux enseignements qu'on peut tirer de la lecture, à condition que l'écrivain soit sincère, qu'il accorde sa vie à son œuvre.

« N'est-ce pas à ce genre de littérature, disait-il, que l'on doit Les Confessions de Jean-Jacques Rousseau ? Et n'est-ce pas de ce livre qu'un homme sain est capable de tirer les plus grands enseignements ? Or, à notre époque d'universelle confusion, plus qu'au temps de Rousseau, l'humanité a besoin d'enseignements. »

Il faut rappeler à cette occasion que Panaït Istrati soutenait que « l'art est seul capable de changer au cours des siècles la face odieuse de ce monde que nous connaissons », parce qu'il représente « la valeur qui renferme le plus d'amour et le plus pur, le plus généreux ; il est le seul qui ne trompe jamais ». Il condamnait « l'art sans humanité » pratiqué par l'écrivain professionnel qui amuse ou exploite la sottise humaine. Il donnait aux arts un rôle éducatif, celui d'instruire fraternellement l'homme terrassé par l'ignorance, par l'injustice et le terrible égoïsme. « Quand l'art arrivera à rendre les hommes meilleurs, disait-il, nous aurons le droit de parler d'art. »

Ce ne sont pas de simples paroles. Il a donné l'exemple. Tout ce qu'il a écrit, il l'a vécu dans des circonstances parfois terribles, aux côtés de ses camarades de vagabondage dans « l'univers du rêve » — tous des révoltés de naissance — que le destin a dispersés sur ses routes.

« Ombres, fantômes, héros non soupçonnés par personne, êtres venus d'outre-terre ! Tous et toutes je les ai perdus, mais tous vivent réellement dans mon âme. Au moment où je prends la plume et me penche sur le papier blanc [...] les yeux sévères de mes camarades surgissent des ténèbres du passé comme des vers luisants dans la nuit, et ils me demandent d'être homme, avant d'être écrivain. Ils ne se sont pas amusés. La vie pour eux a été très dure. »

La vie de Panaït Istrati a été aussi très dure. Il ne l'a pas traversée « en flairant une rose et en regardant tranquillement les étoiles ». Ses dernières années ont été un vrai calvaire : éditeur en faillite, attaqué et calomnié de tous les côtés de la barricade sociale à cause de sa position d'« homme qui

n'adhère à rien », il est resté fidèle à son indépendance d'esprit, à sa solidarité avec les vaincus. Seul. Souffrance infinie...

« La souffrance, disait-il dans un article quelques mois avant sa mort, est aussi quelque chose, quelqu'un. Peut-être quelque chose de grand et de saint, quelque chose qui reste toujours crucifié, qui ne se prête à aucune imposture, qui démolit des Églises mort-nées, qui démasque des croyances trop engraisées, des dogmes sociaux gonflés de sottise, et qui reste cloué sur la croix avec un masque de Dieu. »

Cette période est absente dans son œuvre, parce que le temps n'a pas eu la patience qu'il finisse la suite de la série Vie d'Adrien Zografhi, qu'il écrive la partie finale de son œuvre : les Œuvres posthumes d'Adrien Zografhi. Il est mort avec tous ces projets non accomplis.

Cette période-là, si tourmentée, dépasse en intérêt son œuvre romanesque.

*

Les textes autobiographiques réunis dans ce volume sont regroupés en cinq sections :

AUTOBIOGRAPHIE résume la vie d'Istrati de sa naissance (1884) jusqu'à la veille de la parution de Kyra Kyralina (1924). Nous y avons ajouté quelques pages inconnues sur ses « premiers pas dans la vie » (Dans les docks de Braïla, Sarkiss, Nicolai Tziganou), ainsi qu'une douloureuse séquence sur ses vagabondages (Une rencontre à l'asile de nuit de Lausanne).

LA NAISSANCE D'UN ÉCRIVAIN reconstitue les péripéties du « miracle », comme disait Joseph Kessel, d'un vagabond sans sou ni maille, sans aucune notion du français et qui, après « quelques années de misère, de détresse et de mort », surgit « écrivain de langue française, dont la renommée se répand à travers le monde ». Les pages autobiographiques Dernières paroles..., Hors du monde, dans le monde et pour le monde, La première rencontre avec Romain Rolland sont inédites, ainsi que le manuscrit À un « raccord », qui nous dévoile un épisode inconnu de sa biographie : après la publication de Kyra Kyralina dans la revue Europe, le nouveau Gorki balkanique a été, en automne 1923, peintre en bâtiment à Paris...

TÉMOIGNAGES — *sur la liberté, sur la foi, sur les arts et l'humanité d'aujourd'hui, publiés dans la presse de l'époque.*

LE PÈLERIN DU CŒUR — *pages écrites en souvenir d'amis disparus et qui témoignent de son culte pour l'amitié, avec un amour digne d'une page de Montaigne.*

LES DERNIÈRES ANNÉES — *de solitude, de maladie et de confiance dans sa vérité, que la vie ne puisse rester si laide, que « les rêveurs sont le sel de la terre » et que sans eux « la vie serait vide », deviendrait « la vie des ténèbres ». Parmi ces pages, il y a deux documents autobiographiques de base : Pourquoi je me suis retiré à Braïla, où il explique l'abandon de l'Occident, et Pages de carnet intime, écrites six mois avant sa mort. Pages d'anthologie et testament spirituel qui résonne comme un « chant du cygne »...*

*

Par son œuvre qui s'inscrit dans la perspective du temps, Panaït Istrati est devenu notre contemporain. « Pour qui la lit ou la relit de nos jours, apprécie André Siil, avec ou sans surprise, il apparaît à coup sûr que cette œuvre a encore quelque chose à nous dire [...] Il y a plus et mieux chez ce conteur intarissable, mais qui ne contait pas des contes : la vie réelle au contraire, sa propre vie, dans un récit dont la chaleur même tient à l'exactitude, à la force du souvenir¹. »

Ce qui explique que dans de nombreux pays son œuvre ait été rééditée, qu'on la réédite encore, suscitant l'intérêt et l'amour d'innombrables lecteurs. Romain Rolland a donc eu raison de dire, à l'époque, que Panaït Istrati « n'est pas un de ces météores qui disparaissent après un instant d'éclat. On parlera de lui longtemps. Il survivra peut-être à beaucoup de gloires littéraires d'aujourd'hui² »...

Alexandre Talex

1. « L'homme écho », in *L'Humanité*, 10 février 1968.

2. Lettre à Jean Guéhenno, 20 avril 1935 (publiée in *L'Indépendance de l'esprit. Correspondance entre Jean Guéhenno et Romain Rolland*, Albin Michel, 1975).

I

Autobiographie

AUTOBIOGRAPHIE

Quatre mois avant la publication de Kyra Kyralina dans la revue Europe (15 août 1923), Romain Rolland demande à Panaït Istrati « la date de naissance et quelques informations biographiques ». En ce temps-là, la vie d'Istrati était encore misérable : déboires financiers, exigences vitales de plus en plus fortes, persécutions de la part des récits qui se voulaient sortis de la lumière du jour... Sa seule « oasis » dans cette existence violemment tourmentée : l'amitié avec l'écrivain français, et ses lettres, « rare rayon du soleil, plus cher que celui du ciel ».

Et, le soir du 22 mars 1923, Panaït Istrati se confesse, faisant son autobiographie avec sincérité et haute tension d'âme, suffoqué parfois par l'avalanche trépidante de ses souvenirs. Plusieurs d'entre eux paraîtront plus tard dans les pages de ses livres. Mais écoutons-le :

... Pourrais-je être bref ? Je ne sais pas ce qui sortira de ma plume en m'obligeant ce soir de passer en revue les sept lustres de ma vie, surtout qu'il ne s'agit plus de rêves, mais d'une dure réalité. En tout cas je vous dirai, au galop, tout ce qui me paraîtra essentiel, et non seulement pour les lignes de *Kyra*, mais pour tout ce que vous voudrez, peut-être, savoir plus tard sur moi ; car il n'y a personne, absolument personne qui me connaisse mieux que vous, pas même Jonesco. Ma vie est faite d'oasis perdues dans un désert inconnu que par moi. (Je vous prie de me croire exempt de toute fatuité). Choisissez à votre gré :

Je suis né à Braïla, le 24 Août (11, ancien style) 1884¹. Mes papiers ne mentionnent pas le nom d'un père. Ils me déclarent simplement « fils de... et de Zoïtza Istrati, âgée de 29 ans ».

Ma mère était de parents paysans, et je l'ai connue veuve et pauvre, gagnant sa vie en lavant du linge, en repassant. Jusqu'à l'âge de cinq ans, pour ne pas l'empêcher dans son travail, elle me déposa chez sa mère, à Baldovinsti, (5 km de Braïla), campagne riche en plaines de blés, fruits et un peu de vigne, où j'ai ouvert les yeux. Puis je commence connaître près d'elle, les migrations semestrielles d'un quartier de la ville à un autre, l'un plus pauvre que l'autre, — ainsi que les crevasses de ses mains brûlées par la soude. De la misère qui s'ouvre à mes yeux, autour de moi, je ne connais *rien* dans notre ménage : toujours deux chambres, proprement entretenues, toujours décemment habillés et suffisamment nourris. Jamais de dettes. Brioches et œufs rouges à Pâques, porc à Noël, jouets de temps en temps. Défense *amicale* d'aller jouer dans la rue : — « Si tu déchires tes habits, ou casses un carreau aux voisins, ou blesses et te faire blesser, j'en mourrai de chagrin et tu resteras seul au monde ». Je n'ai *jamais* contrevenu à ses désirs, et en sommes restés amis jusqu'à notre séparation. Punitons corporelles et blasphèmes, ne me sont connus que par les voisins. Elle ne savait ni lire, ni écrire, et n'avait aucun vice. Cela va ainsi jusqu'à l'âge de sept ans, quand je vais à l'école, suis écolier presque sage et médiocre, et finis mes quatre classes d'enseignement primaire obligatoire².

Ah, que je suis incorrigible ! Permettez-moi de vous raconter succinctement deux faits importants de cette première épo-

1. Le calendrier grégorien (nouveau style) a été introduit en Roumanie en octobre 1924.

Zoïtza, la mère d'Istrati, vivait en union libre avec Gherassion Valsamis, grec d'origine (Faraclata-Céphalonie) ; il vivait de la contrebande de tabac dans le district de Braïla. Il figure sur l'acte de naissance d'Istrati comme « témoin », habitant « dans la même maison avec la mère du nouveau-né ». Valsamis quitte Braïla en 1885 et ne se retourne pas ; Zoïtza ne se remarie pas et gagne sa vie comme blanchisseuse.

2. L'école primaire n° 3 de Braïla, entre les années 1891-1897 ; il a redoublé la première classe.

que de ma vie, et qui m'ont révélé ma nature humaine d'une façon inoubliable.

Le premier : j'avais six ans. Un homme, gros et fort, apparaît dans notre maison. Il n'est pas beau, étant signé de vérole, mais bien habillé et très bon. Il me prend en voiture et m'habille de pieds à tête, et dépense beaucoup chez nous en y apportant de fort bonnes choses à manger et boire. Il chante et fait chanter ma mère. Ils sont gais. Nous voyageons à Galatz par le bateau et cela me réjouit jusqu'à l'évanouissement. Nous nous photographions, lui assis ; ma mère, debout et raide ; moi, un doigt dans un livre, me tenant à genoux sur un tabouret et la nuque prise dans une tenaille. Je suis très content, mais quelques mois après je m'aperçois que ma mère pleure souvent et l'homme crie fort. Enfin j'entends maman lui dire : « — Vous êtes marié, allez chez votre femme ! ».

Puis cela se remet ; et voici qu'un soir d'hiver, dans la maison de grand'mère, au hameau³, pendant que je m'amuse sur le poêle et que devant moi un gros festin se déroule, avec des chants et des danses, — un formidable scandale éclate soudain. Je ne vois plus que des hommes qui se prennent à la gorge et des femmes qui fuient dehors, dans la neige, et crient, — mais je vois surtout l'homme que j'aimais, empoignant ma mère par les cheveux, la traînant dans un coin de la chambre et arrachant de dessus la poutre du plafond un énorme couteau. Il est prêt de la frapper ; il lui crie : — « Fais-toi le signe de la croix ! ».

Alors je lance un cri déchirant et saute du poêle sur la table, qui se renverse. Les agresseurs s'arrêtant électrisés, et au même moment l'oncle Anghel, convive présent, soulève un pot de cinq litres de vin en terre cuite, et brise la tête de celui qui voulait tuer ma mère et que j'aimais bien. Suit un long brouhaha ; des cris de paix ; tout le monde parle ; les femmes rentrent de dehors glacées ; on se jette les uns aux cous des autres ; on s'embrasse ; on débarrasse la chambre en un clin

3. À Baldovinești, à 5 kilomètres de Braïla.

d'œil et on entame une sarabande sans pareille. Remonté sur le poêle et prêt de m'endormir, je me suis demandé, ce soir-là, — en voyant l'oncle Anghel engagé dans un *tchéardash* vertigineux avec l'homme à la figure ensanglantée, — pourquoi lui a-t-il cassé la tête et pourquoi dansait-il avec lui un moment après ? La réponse je ne l'ai eue que vingt ans après, en la lui demandant sur son lit d'agonie, où il était, depuis trois ans, paralytique et rongé par les vers. Si je ne meurs pas, vous lirez dans *Mort de l'oncle Anghel*, qui me tracasse tous les jours sur la Promenade⁴.

Au second fait je renonce. Je sors du cadre que vous m'avez assigné. (Ah, si vous saviez comme je souffre en ce moment).

De 12 à 17 ans, je passe ma vie à Braïla et les environs, jusqu'à 20 km à la ronde. Une seule fois je pousse jusqu'à 10 km au-delà de Galatz, en voulant travailler à la campagne, mais les gerbes de blé sont trop lourdes pour mes 14 ans, et je reviens à la maison plein de poux et défaillant. Garçon de cabaret et d'épicerie, pâtissier avec Kir Nicolas — (où j'ai dit peu de chose ; vous ne m'aviez pas encore dit alors d'avoir confiance en mon instinct, et je me suis retenu⁵) ; apprenti mécanicien aux docks de l'État (mis à la porte pour vol, deux ans après, ce qui faillit tuer ma mère) ; apprenti serrurier et chaudronnier ; apprenti pêcheur (rêve et bonheur !) ; apprenti à une fabrique de cordages, (j'ai failli me pendre). Enfin, dérive, cent métiers, nulle stabilité, désolation de ma mère. (Oh, mon ami, je défaille ! Grâce !).

17-22 ans : départ à Bucarest avec Mikhaïl. Domestique, valet d'étage, agent dans bureau de placement, domestique d'hôpital aux maladies vénériennes, je ne sais quoi encore. Contact avec le mouvement socialiste. Adeptes ardent.

Divergence de vues et conflit avec Mikhaïl, qui s'en va en Mandtchourie. Misère, famine, manque d'abri, poux, mégots.

4. Cet épisode, avec des modifications, figure dans le récit *Oncle Anghel*, première partie.

5. Allusion à son premier manuscrit, écrit pendant l'été 1924, à l'Hautil-sur-Triel, où figure le récit *Kir Nicolas*.

Départ (seul) pour Giurgiu, port danubien. Déchargeur de wagons de sel. Misère atroce. Faim inouïe. (Couché dans une baraque à moitié couverte, par un gel de 25 degrés, sans couverture, sans matelas, sur la paille. Tous les deux ou trois jours, un peu de pain avec du thé par la pitié des Arméniens. Que le Dieu les soit en aide ! Comment je ne fus pas mort⁶ ?). Ramené à la maison par ma mère. (Pitié ! Je ne peux plus continuer ce soir !).

17-22 ans : retour à Braïla. Apprenti peintre. Heureux. Vie digne. Mère heureuse. Amour malheureux. (Anette se marie). Lamentations. Arrivée de Mikhaïl. Fraternité, joie ! Départ nouveau pour Bucarest. Ouvrier peintre. Femmes et conflits. Départ pour Sinaïa. (Sotir). Retour à Bucarest (accompagné d'une prostituée que je tire d'un bordel).

1905 — Révolution russe. Enthousiasme. Bataille dans les rues. Petit militant. Retour forcé à Braïla pour aventure amoureuse. Juge d'instruction. Service militaire, (un mois de caserne et dispense⁷).

Nouveau départ pour Bucarest, mais Mikhaïl est à Constantza, il part pour Égypte ! Cris, douleur ! Et retour à Braïla, juste pour mettre la mère les yeux sur le feu pour me laisser aller rejoindre Mikhaïl au Caire. (1906). Condamnation de prison pour « enlèvement de mineure », (une petite putain). Départ pour le Caire⁸ !

22-24 ans : Alexandrie-Caire et retour, puis séparation de Mikhaïl qui s'en va (touché par un chagrin que j'ignore) devenir moine à Mont-Athos, — séparation dans le port du Pirée⁹.

6. Épisode évoqué dans *Sarkiss*, inclus dans cette édition.

7. Voir ses livres *Mikhaïl* et *Bureau de placement*.

8. Il part en Égypte pour la première fois le 12 décembre 1906. Six fois, il revient en Égypte et au Liban, son rêve méditerranéen étant évoqué dans ses livres *Méditerranée* (*Lever de soleil* et *Coucher de soleil*).

9. Voir le récit *Moines du Mont-Athos*, dans le volume *Méditerranée* (*Coucher de soleil*).

Je me jette sans billet dans un bateau de Messageries Maritimes, (Saghalin ou Shagalin), pour aller à Marseille, mais je suis découvert, couvert de honte devant 400 émigrés et jeté à Naples. Un mois de misère noire, quand je couche dehors et mange de la salade pendant six jours, mais je vois des musées, Pompéi et Herculanium. Désespéré, je me cache dans un bateau allemand (*Hobenzollern*, Nordeutcherloyd), luxueux et généreux ; je suis découvert par le personnel, suis caché, nourri et transporté « direttissimo da Napoli a Alexandria ! ». Je leur laisse ma canne en souvenir, seul débris sauvé du naufrage de Naples.

Misère à Alexandrie et propositions séduisantes de devenir... maquereau ! Merci ! Peintre, domestique, distributeur d'affiches et presque sandwich. (Je gardais une lanterne, place d'Esbékieh, portant une indication lumineuse : *Cinéma Mignon* ! et conversais avec les grues, mais pas celles de Sotir !). Vie riche en misère et événements. Départ pour Port-Saïd (essai d'aller dans l'Inde), Jaffa, Beyrouth et Liban. Querelle avec mon patron et départ brusque au milieu de la nuit de Ghazir, quand je m'égare dans les montagnes. Enfin Damas, le Damas riche en souvenirs.

Je suis peintre d'enseignes (borgne empereur dans le pays d'aveugles !), choyé par les Arabes, ce qui me fait allonger le nez vers leurs femmes et je risque d'être pris moi-même pour une chose de harem. Je m'amourache d'une actrice de pantomime, je deviens prince muet et bourreau inoffensif, je gagne deux bechliks la soirée (1 fr, 05 centimes), je mange chez le Consul russe et suis débarqué pitoyablement à Beïrouth. Nouveau voyage au Liban, pour retrouver un ami, vieux d'âge, jeune de tempérament, bon peintre et père malheureux, (sa fille était prostituée dans la région). Avec lui je passe un hiver chez *Set-Amra*, où nous crevons de faim, fumons des narguilés et nourrissons des espoirs : (lui, il voulait épouser la pauvre Arabe paralysée de rhumatismes ; moi, j'espérais marier sa fille qui était au... Vénézuéla¹⁰).

10. Voir le récit *Moussa*, dans le volume *Méditerranée (Lever de soleil)*.

Panaït ISTRATI

Le pèlerin du cœur

Vagabond roumain, grand écrivain français, conscience généreuse, Panaït Istrati a toujours appuyé ses écrits sur l'autobiographie. Pour célébrer son centenaire, nous présentons ces pages qui reconstituent sa vie. Inédites ou publiées dans la presse de l'époque, elles sont inconnues du lecteur d'aujourd'hui.

On y trouvera une évocation de ses premiers pas dans la vie, de sa naissance en 1884 à son premier livre, *Kyra Kyralina*. C'est une errance, des docks de Braïla à l'asile de nuit de Lausanne. Puis c'est le «miracle», comme l'a dit Joseph Kessel. Après la misère, la tentative de suicide, le vagabond qui ignorait le français devient un écrivain à part entière. Découvert par Romain Rolland, le nouveau Gorki balkanique connaît un immense succès. Après des témoignages sur ses idées, et surtout ses idéaux, des hommages à ses amis, on arrive à des pages bouleversantes. Renié, calomnié, abandonné de tous, pour avoir été un des premiers à avoir fait son «retour d'U.R.S.S.», Panaït traverse la solitude et la maladie, en gardant toute sa confiance à l'art et au rêve.

Malgré tant d'épisodes tragiques, l'humour n'est jamais loin. Par exemple, installé au Mont-Saint-Michel, il évoque avec une drôlerie burlesque les scènes de ménage après lesquelles, grâce à ce haut lieu, il peut suivre à la longue-vue la fuite de sa compagne, à travers les sables. Pour s'être donné à la vie, sans jamais ménager ses forces, Panaït Istrati garde aujourd'hui d'innombrables amis.



9 782070 701353



84-IV A 70135 ISBN 2-07-070135-2

70 FF tc